

FRANÇOIS DE BASSOMPIERRE.

L'ATTAQUE DU PAS DE SUZE.

Nous envoyâmes de la part du Roi le sieur de Cominges, avec un trompette, demander passage pour l'armée et la personne du Roi au duc de Savoie. Mais comme il approcha de la barricade on le fit arrêter, et le comte de Verrue sortit lui parler, et lui répondit que nous ne venions pas en gens qui voulussent passer en amis, et que cela étant ils se mettroient en si bon état de nous empêcher, que, si nous le voulions entreprendre, nous n'y gagnerions que des coups. Après que Cominges nous eut rapporté cette réponse, j'allai, parce que j'étois en jour de commander, trouver le Roi qui étoit à cent pas derrière nos enfans perdus ; plus avancé que le gros des cinq cents hommes des gardes, pour lui demander congé de commencer la fête, et lui dis : « Sire, l'assemblée est prête, les violons sont entrés, et les masques sont à la porte ; quand il plaira à Votre Majesté nous donnerons le ballet. » Il s'approcha de moi, et me dit en colère : « Savez-vous bien que nous n'avons que cinq cents livres de plomb dans le parc d'artillerie ? » Je lui dis : « Il est bien temps maintenant de penser à cela ! faut-il que pour un des masques qui n'est pas prêt le ballet ne se danse pas ? Laissez-nous faire, sire, et tout ira bien. — M'en repondez-vous ? me dit-il. — Ce seroit témérairement fait à moi, lui repondis-je, de cautionner une chose si douteuse ; bien vous reponds-je que nous en viendrons à bout à notre honneur, ou j'y serai mort ou pris. — Oui ; mais, me dit-il, si nous manquons je vous reprocherai. — Qu'en sauriez-vous dire autre chose, lui repartis-je, si nous manquons, que de m'appeler le marquis d'Uxelles (car il a failli de passer à Saint-Pierre) ; mais je me garderai bien de recevoir cette injure ; laissez-nous faire seulement. »

Alors M. le cardinal lui dit : « Sire, à la mine de M. le maréchal, j'en augure tout bien, soyez-en assuré. » Sur ce, je m'en vins à M. de Créqui et mis pied à terre avec lui, ayant donné le signal du combat. M. le maréchal de Schomberg, qui ne faisoit que d'arriver, ayant été contraint de demeurer derrière pour la goutte qu'il eut, s'en vint à cheval voir la fête. Nous passâmes le bourg de Tallasse que les ennemis avoient quitté ; au sortir de ce village, nous fûmes salués de quantité de mousquetades des ennemis qui étoient sur les montagnes et à la grande barricade, et de quantité de canonnades du fort de Tallasse ; et comme nous nous avançons toujours, M. de Schomberg fut blessé aux reins d'une mousquetade qui venoit des montagnes à gauche. Lors les nôtres des deux ailes, ayant gagné les ennemis, tirèrent au derrière de la barricade, et nous y donnâmes tête baissée. Nous leur fîmes abandonner : alors nous les suivîmes si vivement, qu'ils n'en purent garder aucune de celles qu'ils avoient... Nous suivîmes si vivement notre pointe, que, sans la résistance que fit près d'une chapelle un capitaine espagnol et peu de soldats à nos enfans perdus, qui donna loisir au duc et au prince de se retirer, ils étoient tous deux pris. Nous vinmes, sans nous arrêter, jusque sur le haut à la vue de Suze, où d'abord on nous tira force canonnades de la citadelle de Suze ; mais nous étions si animés au combat, et si joyeux d'avoir obtenu la victoire, que nous ne faisons aucun état de ces coups de canon. Je vis une chose qui me contenta fort de la noblesse françoise qui étoit là... une canonnade donna à nos pieds, qui nous couvrit de terre. La longue connoissance des canonnades m'avoit appris plus qu'à eux que, dès que le coup est donné, il n'y a plus de péril ; ce qui me fit jeter les yeux sur la contenance d'un chacun, et voir quel effet ce coup auroit fait en eux. Je n'en aperçus pas un qui fit aucun signe d'étonnement, non pas même d'y prendre quasi garde. Un autre tua parmi eux un gentilhomme de M. de Créqui, dont ils ne firent aucun bruit. En marchant à la barricade, un de mes gardes fut tué, sur lequel j'étois appuyé ; un autre, poursuivant chaudement avec les enfans perdus, fut tué sur le pont de Suze ; un gentilhomme des miens y eut une mousquetade sur le cou-de-pied, dont il est demeuré estropié... Aucuns de nos enfans perdus entrèrent même dans la ville pêle-mêle avec les en-

nemis, et y furent pris prisonniers; et nous eussions à l'heure même forcé Suze, si nous n'eussions fait retirer nos gens, parce que nous voulions conserver la ville sans la piller, pour servir de logement au roi... M. de Créqui et moi primes notre logement aux cordeliers du faubourg de Suze, et tous les princes et la noblesse vinrent repaître avec eux, joyeux et contents d'avoir si bien et heureusement servi le roi, qui nous envoya l'abbé de Beauvau premièrement, et puis son écuyer de quartier, nous dire à M. de Créqui et à moi la satisfaction qu'il avoit de nous et la reconnaissance perpétuelle qu'il en auroit; nous blâmant néanmoins, M. de Créqui et moi, de ce qu'étant ses lieutenants généraux, nous avions voulu donner avec les enfans perdus, et nous mandant qu'il ne nous enverroit plus ensemble, parce que, par émulation l'un de l'autre, nous faisons ce préjudice à son service, que si nous nous y eussions fait tuer, outre la perte qu'il eût faite de deux telles personnes, le désordre se fût mis dans cette occasion, faute de chefs pour la commander. Nous lui mandâmes qu'il y a des choses qui se doivent faire avec retenue, et d'autres avec précipitation; que celle-ci étoit une affaire où il ne falloit point marchander, mais y mettre le tout pour le tout, parce que, si nous eussions été repoussés à la première attaque, nous l'eussions ensuite été à toutes les autres, et que des soldats qui voient de tels chefs à leur tête, y vont avec bien plus de courage et de résolution.

BAYLE.

LA MÉDIOCRITÉ.

De la manière dont Dieu m'a fait, c'est mon élément qu'un état de médiocrité. Le grand jour m'incommode, j'aime l'obscurité. Si vous me demandez pourquoi j'aime l'obscurité et un état médiocre et tranquille, je vous assure que je n'en sais rien. Je n'ai jamais pu souffrir le miel, mais pour le sucre je l'ai toujours trouvé agréable. Voilà deux choses douces que bien des gens aiment. Je n'en aime qu'une, et n'en sais point la cause : on ne dispute point des goûts. Il en est de même des professions et des divers états de la vie. L'un se plaît à être honoré, à se mêler dans tout, à gouverner les autres; un autre n'est sensible qu'au repos, à une vie sombre, à une retraite de cabinet, à la lecture; il compte le reste pour rien. Que l'un s'empresse pour avoir un emploi chez un prince, qu'un autre cherche à s'enrichir en voyageant dans les Indes, qu'un troisième remue tout une ville pour en être le premier magistrat. Cet autre homme dont je parle regarde cela avec étonnement, et ne comprend pas quelle satisfaction on y trouve. Il admire qu'on ne puisse pas vivre, comme lui, content d'une douce quoique obscure tranquillité. Ainsi qu'on ne me blâme point de ce que je croupis à Rotterdam, et même qu'on ne me plaigue pas; car ce qu'un autre regarde comme une prison et comme un anéantissement indigne, je le trouve si conforme à mon humeur, que je ne le changerois pas pour une condition brillante. Ce me seroit une peine qui m'inquiéteroit sans relâche, que d'avoir à soutenir un grand caractère. Il faut faire des efforts continuels pour ne le laisser pas trainer, au lieu que sur un petit théâtre on fait son devoir en se jouant.

La seconde chose que j'ai à vous dire, c'est que non-seulement

une condition médiocre et éloignée du grand jour est plus à mon goût, mais aussi plus proportionnée à mon génie. Si on me portoit à la vie active et aux négociations publiques, je ferois d'abord connoître que je n'en suis pas capable, et je perdrois le peu d'estime qu'on peut avoir pour moi. Je me connois mieux que personne ne me connoît : il ne faut pas s'arrêter à ce que je puis avoir écrit ; on a pu remarquer que je suis capable de parler des intérêts des princes et faire des réflexions de politique ; mais il ne s'ensuit pas de là que si j'étois au timon, ou que si on me confioit une affaire, je m'en tirerois honorablement : je vous l'ai déjà dit, on se trompe de juger des gens par leurs livres.

L'ESPRIT DE DISPUTE.

Une dispute bien réglée et bien limitée, et où l'on ne se propose que d'éclaircir les matières, est la chose du monde la plus utile dans la recherche de la vérité ; et l'on n'a pas tort de dire que la dispute ressemble au choc de deux pierres qui en fait sortir le feu qu'elles renferment invisiblement. Mais il est fort difficile de tenir un juste milieu dans cette fonction : c'est par rapport à cela principalement que l'on pourroit faire la remarque de Tacite : *Retinuit quod est difficillimum, ex sapientia ou in sapientia modum.* Pour peu qu'on lâche la bride à la passion de disputer, on se fait un goût de fausse gloire qui engage à trouver toujours des sujets de contredire ; et dès lors on n'écoute plus le bon sens, et on s'abandonne à la passion de passer pour un grand maître de subtilités. On peut pardonner à un professeur la peine qu'il prend d'éveiller par cette voie l'esprit d'un jeune écolier ; mais on ne sauroit excuser Euclide ni ses successeurs d'avoir fait leur capital de cela toute leur vie.... L'esprit de dispute dégénère facilement en fausse subtilité. Ceux qui le cultivent tombent dans leurs propres pièges ; et, après avoir embarrassé leur antagoniste, ils se trouvent eux-mêmes incapables de se soutenir contre les sophismes qu'ils ont inventés

et que l'on peut employer contre leurs dogmes. Celui qui a dit qu'à force de contester on fait perte de la vérité, n'étoit pas un malhabile homme. Saint Augustin a cru que les disputes subtiles de la logique étoient tellement à craindre, qu'il falloit demander à Dieu, par des processions publiques, la grâce de n'y être pas exposé. C'est un instrument dont on peut tirer de bons usages contre le mensonge. Mais il n'en demeure pas là, car après avoir détruit l'erreur il attaque la vérité. Il ressemble à ces poudres corrosives qui, après avoir mangé les chairs baveuses d'une plaie, rongeroient aussi la chair vive, et carieroit les os si on les laissoit faire.

BOILEAU.

LE PRÉSIDENT DE LAMOIGNON.

Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle¹, sur une espèce de défi qui me fut fait en riant par feu M. le premier président de Lamoignon qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort si je laissois échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le temps que mes satires faisoient le plus de bruit; et l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre maison fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un savoir étonnant, et passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; et c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi fort gaie, et n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de satires que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appela à tous ses plaisirs et à tous ses divertissements, c'est-à-dire à ses lectures et à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confiance, et me fit voir à fond son âme entière. Et que n'y vis-je point! Quel trésor surprenant de probité

1. Le Lutrin.



Boileau et le président de Lamoignon.

BOILEAU.

LE PRÉSIDENT DE LAMOIGNON.

Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle, sur une espèce de défi qui me fut fait en riant par le M. le premier président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins avec le nom d'Ariste. Ce dessin, si vous n'y voyez rien de fort nécessaire. Mais je croirais me faire un grand tort, si je n'avois échappé par cette occasion d'apprendre à ceux qui ne le sçavoient, un grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Il ne me connoît dans le temps que mes satires faisoient plus de bruit, et l'accès obligeant qu'il me donna dans la suite, de lui adresser avec un respectueux mon apologie contre ceux qui se livroient à des excès de libertinage et de mauvaises mœurs. Il étoit un homme d'esprit, d'un caractère étouffé, et passionné admirateur de l'antiquité; et c'est ce qui lui fit plus de plaisir de mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi fort gaie, et n'avoit rien d'embarassé. Il ne s'effraya point du nom de satires que portoient ces ouvrages, où il vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me fit même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui s'y avoit été jusqu'alors comme effluviaire. L'avis dans le nombre de ces avis n'est pas désagréable. Il se rapporte à tous ses places et à tous ses divertissements, c'est-à-dire à ses lectures et à ses promenades. Il me laissa même quelques-uns de sa plus étroite confiance, et me fit voir à fond son âme entière. Et que n'y vis-je point! Quel trésor surprenant de probité



Boileau et le président de Lamoignon. (BOILEAU.)

et de justice ! Quel fonds inépuisable de piété et de zèle ! Bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre chose au dedans ; et on voyoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables : et s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercenaire ; et je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le temps que cette amitié étoit en son plus haut point ; et le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient sitôt enlevés du monde, tandis que des misérables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ! Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure plaisanterie.